Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

ROSE
ET VIRGINIE

De la même autrice chez À vue d'œil, éditions en grands caractères :

Typographie Luciole 16

Tistou

Lettres d'un inconnu

Amandine

La Demoiselle

Jeanne Courage

Typographie Luciole 18

Le Sentier aride

Mademoiselle Fine

Typographie Luciole 20

Rose et Virginie

MARIE DE PALET

ROSE ET VIRGINIE

Roman

À vue d'œil

© Centre France Livres SAS, 2023.
© À vue d'œil, 2023.
© À vue d'œil, 2025
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0818-0

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

1

La moisson battait son plein. On était fin juillet et le temps était superbe. Une chaleur qui durait depuis plusieurs semaines asséchait les fontaines et assoiffait les petites herbes qui laissaient pendre leurs tiges en signe de désespoir. De tous côtés, on entendait le crissement des faucilles qui coupaient les blés et se cognaient aux cailloux des champs. Le soleil brillait comme s'il ne devait jamais perdre son éclat, et moissonneurs et lieuses, malgré chapeaux et casquettes, suaient à grosses gouttes. Pas un souffle d'air ne venait apporter une touche de fraîcheur. Par

moments s'élevaient vers le ciel des spirales de chaleur qui brouillaient la vue et donnaient l'illusion que tout vibrait sur la terre surchauffée. Les moissonneurs s'affairaient, on n'était encore qu'au début de la saison et la fatigue n'avait pas rompu les corps et scié les reins, et pourtant bras et jambes qui n'étaient pas habitués au rythme de la saison pesaient lourd les soirs au crépuscule. Firmin, Louis, François, Alfred et les autres se mettaient au travail alors que Louise, Marguerite et Paule, courbées sur les javelles, tiraient les liens et se penchaient vers elles pour les lier et en faire des gerbes. Il était 9 heures, heure à laquelle la jeune Virginie apportait habituellement le

déjeuner. Les moissonneurs arrivaient entre 5 et 6 heures du matin, après avoir pris une écuelle de soupe, et à 10 heures Virginie apportait le déjeuner consistant : jambon ou saucisson, beurre, fromage. Ce matin, elle était en retard. Elle apparut pourtant à l'orée du champ et cria :

— Le déjeuner, le déjeuner !

Les hommes ne se le firent pas dire deux fois. Ils posèrent leur faucille sur une javelle et se dirigèrent vers l'ombre, où Virginie dépliait les provisions. Avec elle arrivèrent les lieuses, qui avaient déjà du travail sur le champ. Elles s'attardèrent une minute pour s'informer du travail et se dirigeaient vers les javelles qui les attendaient,

quand dans l'air chaud de cette matinée les cloches se mirent à carillonner joyeusement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Alfred, le cabassier, le premier à tracer le chemin dans le champ, un chemin que les autres suivaient avec plus ou moins de difficultés.

L'homme était réputé pour sa dextérité et son absence de sentiments...

— C'est le mariage, expliqua la petite Virginie, toute surexcitée.

— Le mariage ?... Le mariage de qui ? fit Joseph, que la vieillesse rendait un peu dur d'oreille.

— Mais de Rose ! expliqua encore Virginie. Elle épouse un ancien soldat de Napoléon.

— Qu'est-ce que tu racontes !... Napoléon est mort.

— Oui, mais lui, il faisait partie de la Grande Armée. Et maintenant, il est revenu au pays.

— Si l'on peut dire, grommela la vieille Mélie, c'est pas un gars du pays, on ne sait pas d'où il sort.

Elle se hâta pour aller se mettre au travail et ajouta :

— Elle aurait mieux fait d'épouser un gars du pays, la Rose, au lieu de prendre un gars d'ailleurs. Celui-là, il vient de Paris ; m'étonnerait qu'il fasse un bon mari...

— Qu'est-ce que vous en savez, grand-mère ? répliqua Anne, sa compagne de travail, en haussant les

épaules. Il sera peut-être le meilleur des maris.

La vieille haussa les épaules et ne répondit pas, marchant vers les javelles qui attendaient les bras. Les moissonneurs, qui n'étaient pas du pays pour la plupart, ne connaissaient pas le marié ni la promise et écoutaient tout en mangeant de bon appétit.

— Qui est cet homme ? finit par demander le plus jeune en regardant Virginie.

— Je vous l'ai dit, c'était un gradé de la Grande Armée, mais quand le roi est revenu il a perdu son emploi et la moitié de son argent.

— C'est un demi-solde, fit Alfred. Ceux-là, ils ont pas eu de chance : ris-

quer leur vie sur tous les pays d'Europe pour finir tout jeunes à la retraite avec une demi-solde !...

— Mais qu'avaient-ils, aussi, à suivre ce Napoléon qui a fait mourir tant de soldats ?

— Oui, mais aussi quel panache !... Ils peuvent courir, les Bourbons, pour arriver à la cheville de l'empereur !

— Vous avez vu dans quelle merde il nous a laissés ? Les Bourbons, ce sont nos rois, ceux qu'on a eus de tout temps.

Les moissonneurs se levèrent et Fabien, qui aurait bien aimé batifoler un peu avec la fraîche Virginie, les suivit à regret. Tout en ramassant les restes, Virginie se demandait si elle arriverait à prendre un instant pour apercevoir la

noce. Le mariage avait lieu à Brenoux, mais la fête se poursuivrait à Blachères, village où demeurait Rose, mais aussi Virginie.

Rose était la plus belle fille du pays, et beaucoup de jeunes auraient bien voulu la fréquenter, mais son père veillait. Avec sa beauté, il pensait que sa fille allait attirer un riche prétendant. À vingt ans, elle avait rencontré Abel Gervais. À vrai dire, c'était son père qui l'avait rencontré lors d'un cercle d'anciens officiers de Napoléon. Ils avaient sympathisé et Théodore, le père de Rose, l'avait ramené au village parce que cet ancien militaire cherchait un endroit où il pourrait passer une retraite tranquille, puisqu'on ne voulait plus de lui

dans l'armée. Il avait un peu d'argent et envisageait de faire construire une maison où il passerait en paix les années qui lui restaient à vivre.

Il ne pensait pas au mariage, ayant des femmes l'opinion qu'elles étaient toutes coquettes, dépensières et infidèles... Il en avait tant vu à Paris qui dépensaient la solde de leur mari et le trompaient allègrement. Il avait juré que pareille mésaventure ne lui arriverait jamais... Mais quand il avait rencontré Rose, toutes ses belles résolutions avaient fait long feu. Rose, la troisième et dernière fille de Théodore Mathieu, était d'une beauté angélique. Ses cheveux blonds, qu'elle dissimulait sous un lourd fichu, s'échappaient en

boucles et entouraient un visage sans défaut qu'illuminaient deux yeux noirs pleins d'un éclat que la jeune fille tentait de cacher, mais qui apparaissaient à chacun de ses regards. Elle était de taille moyenne et portait une jupe qui lui tombait jusqu'à mi-mollet. Chaussée de sabots, elle courait les champs avec ses sœurs et surveillait les quelques vaches de son père. L'été venu, toujours avec ses sœurs, elle allait lier les gerbes. Elle aidait à faire des fagots, l'automne. Et parfois, quand le printemps condamnait les troupeaux à rester à l'étable, munie de gros gants, elle sarclait les blés des paysans qui le demandaient pour en extraire les épines dont le père nourrissait vaches et brebis. La